

Age atomique

d'une humanité, l'autre ?

Introduction

L'emprunt au philosophe M. Heidegger de l'expression « Age atomique » tient à ce que nous sommes convaincus, comme il le fut dans l'immédiat après-guerre, que l'entrée de la civilisation occidentale dans l'ère du nucléaire, militaire puis civil, a constitué plus qu'une simple transition vers une technologie nouvelle inscrite dans la continuité de l'invention des outils depuis l'origine de l'humanité. Pour G. Anders (*L'Obsolescence de l'homme*) comme pour Heidegger, l'entrée dans l'Age atomique n'a d'égal que l'ampleur du changement d'époque qu'elle inaugure, conduisant *de facto* à devoir repenser l'anthropologie de l'homme moderne dès lors que celui-ci vit à l'ombre de la menace de destruction totale. Si la pensée de ces deux auteurs a eu le mérite d'essayer de saisir très en avance, c'est-à-dire immédiatement après Hiroshima, la nature des changements philosophiques (ontologiques), sociologiques et anthropologiques liés à l'avènement de l'Age atomique, nous devons désormais considérer ce dernier comme étant déjà doté d'une histoire. Il constitue une sorte de parenthèse, bornée par deux catastrophes, Hiroshima et Tchernobyl, couvrant la seconde moitié du XXème siècle, c'est-à-dire la période de la Guerre Froide. Avant d'analyser en quoi l'existence de la bombe, qui précède la mise en œuvre du programme électro-nucléaire appelé abusivement « civil », engendre des bouleversements anthropologiques si profonds qu'ils nécessitent un examen critique de la définition de l'humanité de l'homme moderne, nous allons procéder à un bref rappel chronologique des principaux événements qui ont jalonné l'histoire cet « Age atomique ».

Le mythe de l'âge atomique : la libération de la puissance et des forces productives

« L'époque en laquelle nous entrons, a écrit Heidegger, porte maintenant le nom d'« âge atomique ». Son trait caractéristique le plus évident », poursuit-il, « est la bombe atomique. Mais ce trait est encore superficiel, car on a tout de suite reconnu que l'énergie atomique pouvait aussi être utilisée pour des fins pacifiques. ... dans cette affaire de l'énergie atomique on croit découvrir le nouveau bonheur ». « La science la plus récente de la nature est une route conduisant vers une vie plus heureuse de l'homme » affirmait un scientifique de l'après-guerre. Or justement, le premier point sur lequel il nous faut insister tient à ce que la domestication de l'atome est indissociable de la logique de guerre. Le contexte de la seconde guerre mondiale dans lequel l'arme atomique a vu le jour, moins de quatre ans après la mise en évidence de la fission par le physicien français F. Joliot, a autorisé une collaboration inédite, de nature *opératoire*, entre les sciences, la politique, l'industrie et l'armée. Plus précisément, le projet Manhattan, qui visait la réalisation rapide de la première bombe atomique, n'a pu aboutir que grâce à la collaboration forcée de nombreux scientifiques de plusieurs nationalités, placés sous la prééminence de l'Etat et soumis au secret militaire le plus absolu. La technoscience était née. Ainsi, après l'entrée en guerre des Etats-Unis en 1941, 15000 personnes vont travailler, enfermées dans le site de Los Alamos, sous le contrôle de l'armée à laquelle le Comité Supérieur américain venait de confier, en 1942, l'exploitation industrielle de l'atome. Au sein de la communauté scientifique conduite par Oppenheimer, un

petit groupe de savants pris de scrupules tenta alors, en vain, de proposer de renoncer au projet de réaliser une arme de destruction massive incommensurable à tout ce qui existait à l'époque. D'autres scientifiques, également minoritaires, proposèrent de réaliser une démonstration de force sur une zone inhabitée. Mais en fait, de nombreux savants étaient favorables à une action militaire directe. Après trois années de travail en secret, deux milliards de dollars d'investissement et un premier « essai » en plein air, une bombe de 12,5 KT (équivalent en kilotonnes de TNT) fut larguée le 6 août 1945 sur la ville d'Hiroshima, faisant immédiatement 70 000 victimes, et au total plus de 400 000 à ce jour. Trois jours plus tard, la ville de Nagasaki fut entièrement anéantie à son tour, en quelques secondes.

Aux morts immédiates provoquées par le double effet thermique et mécanique de l'explosion, succédèrent les effets plus durables, d'abord chez les « enfants de la bombe » irradiés dans le ventre de leur mère, puis en 1947 apparurent les premières cataractes dues aux radiations suivies, à partir de 1950, des leucémies et, dans les années soixante, de l'émergence des tumeurs à un taux trente fois supérieur à la normale. On constatait parallèlement un vieillissement accéléré de l'organisme, l'apparition de faiblesses cardiaques ainsi que de graves troubles psychiatriques chez les irradiés. De nombreux survivants pensant que leur expérience, à l'instar de la Shoah, était incommunicable, se suicidèrent. Pourtant, loin de marquer les consciences, et malgré une vague de protestation soulevée par de nombreux humanistes, religieux et hommes politiques du monde entier, l'expérience d'Hiroshima a inauguré un formidable essor du nucléaire dans les Etats modernes, à l'ouest comme à l'est. L'arme était faite pour servir et non seulement pour « faire peur », en visant intentionnellement des villes et la population civile. La guerre venait de changer de nature.

Le Commissariat à l'Energie Atomique (CEA) créé en France en 1945 avait au départ une vocation scientifique, qui deviendra, dans les années cinquante, rapidement militaire. L'URSS, dotée d'un réacteur nucléaire en 1946, annonça en 1949 qu'elle était à son tour en possession de la bombe. En France, c'est à partir de 1958, avec De Gaulle, que le programme de nucléarisation de la société verra le jour, au nom de la volonté de faire accéder l'Etat français au rang des « grandes puissances ». La libération de l'énergie apparaît alors comme une condition de l'accession au « progrès ». Et la force de travail ainsi transmuée en énergie électrique va effectivement engendrer une véritable révolution dans la production, les transports et, surtout, les communications. Dès lors, science, industrie et armée seront étroitement imbriquées et impliquées dans le développement de la « société nucléaire ». L'Agence Internationale pour l'Energie Atomique (AIEA), principal pilier du lobby nucléaire mondial, fût créée en 1957 à l'instigation des Etats-Unis pour faire la *promotion* de l'énergie atomique. Dès les années soixante, les premiers traités apparaissent dans la perspective de limiter le déploiement des armes atomiques (traité de Moscou en 1963, interdisant les « essais » aériens) suivi, en 1968, du fameux traité de non-prolifération, et ce jusque dans les années 80, où la menace de prolifération semble s'effacer. Cependant, avec la disparition de l'Union Soviétique en 1991 qui marque la fin de la Guerre Froide, la question des risques liés au nucléaire militaire n'a pas disparu pour autant : c'est qu'en effet, de nombreux pays du Moyen Orient et d'Asie (Corée du Nord, Pakistan, Inde, Iran, Irak, Syrie, Arabie Saoudite, etc.) se sont dotés de missiles balistiques de longue et moyenne portée. A la menace nucléaire totale « est-ouest » succède la problématique du « désordre nucléaire » dans les pays où ne s'exerce pas un contrôle de l'armement et, depuis 1991, la perspective d'un terrorisme nucléaire lié à la gestion anarchique des stocks d'armes ou de matériels nucléaires dans les républiques de l'ex-Union Soviétique. Enfin, depuis la Guerre du Golfe, le recours à de nouvelles armes utilisant de l'uranium dit « appauvri » à portée locale a relancé le débat : c'est qu'en effet des dizaines de milliers de militaires américains et de civils irakiens souffrent

gravement d'avoir été contaminés par les faibles doses liées à l'utilisation de ces armes, à la très grande toxicité de l'uranium, à sa dispersion sur de vastes territoires et à sa durée de vie.

L'histoire du nucléaire civil, que l'on présentait comme une technologie maîtrisée et « sans histoire » est tout aussi chaotique et parsemée d'embûches. Dès 1957, alors qu'en Grande-Bretagne un accident important se produisait sur un réacteur de la Centrale de Windscale, une véritable catastrophe se déroulait en Oural, dans la région de Tcheliabinsk, dont les effets dévastateurs - pourtant connus des services secrets occidentaux - furent dissimulés au monde pendant plus de quarante ans. C'est à partir de l'accident de Three Miles Island en 1979, aux Etats-Unis, où une partie du cœur du réacteur est entrée en fusion, que la survenue d'un accident majeur entra dans le domaine des possibilités, jusqu'à sa totale réalisation dans la centrale de Tchernobyl en 1986. Confrontée à la réversibilité négative de la technologie nucléaire civile, l'opinion publique a été conduite, au moins dans les démocraties occidentales, à exprimer de plus en plus largement ses craintes, y compris au-delà du problème de sûreté des installations. Les risques liés notamment au transport des matières radioactives et, surtout, la destination des déchets en aval de la filière, en particulier ceux de haute activité et à vie longue, ont fait l'objet d'un débat public qui outrepassait désormais le cadre « militant » écologiste dans lequel il a vu le jour dans les années 70. Une récente concertation française, pour ne prendre qu'un exemple, sur l'enfouissement des déchets nucléaires à vie longue a permis de mesurer la méfiance exprimée par la société civile à l'égard des institutions nucléaires ainsi que la demande sociale d'un véritable débat sur les enjeux écologiques, économiques, sociaux et politiques de cette technologie.

La bombe, objet radicalement nouveau

On ne saurait tenter de comprendre ce que contient en puissance, depuis Tchernobyl, la plus banale des installations nucléaires « civiles » destinée à produire de l'énergie, comme devenir de l'humanité de l'homme, comme *anthropologie négative*, sans penser du même coup le préalable qu'a constitué l'invention de la bombe atomique. Cette dernière participe en effet à une définition de la vie qui nous vient des camps d'extermination et que l'on peut résumer par la formule : ne pas encore avoir été assassiné. Le problème, que l'on considère Hiroshima ou Tchernobyl est finalement le même, c'est-à-dire celui de notre condition humaine sous la menace atomique. Il fut posé avec rigueur et clairvoyance par le philosophe G. Anders et par Heidegger dès les années cinquante. Nous reprendrons donc l'essentiel de leur analyse anthropologique de la menace nucléaire, prise comme nouveauté radicale et comme objet activement banalisé et refoulé par la société entière. Si l'humanité dans sa totalité est désormais « tuable », comment dès lors concevoir une anthropologie à partir du moment où l'humanité comme espèce est menacée ? A quoi faut-il rattacher le fait que la technique ait pu découvrir et libérer de nouvelles énergies naturelles ? s'interrogeait M. Heidegger en 1954 (*Sérénité*). C'est, écrit-il, avec l'Age atomique, la place de l'homme dans le monde qui a changé, et finalement le monde lui-même. Si la puissance cachée au sein de la technique détermine le rapport de l'homme à ce qui est, alors, la question décisive est celle-ci : « *De quelle manière pourrions-nous maîtriser et diriger ces énergies atomiques, dont l'ordre de grandeur dépasse toute imagination, et de cette façon garantir à l'humanité qu'elles ne vont pas tout d'un coup - même en dehors de tout acte de guerre - nous glisser entre les doigts, trouver une issue et tout détruire ?* ». Si l'énergie atomique a autorisé un nouveau développement technique du monde : la télévision, les machines, les transports, « ...il y a longtemps que la puissance technique a débordé la volonté et le contrôle de l'homme, parce qu'elle ne procède pas de lui. Du coup, l'avenir devient incertain : Nous ne savons pas

à quoi tend cette domination de la technique atomique, qui s'alourdit jusqu'à devenir inquiétante. Le sens du monde technique se voile ». La technique ne procède donc pas de l'humain, elle n'est d'aucune anthropologie, tel n'est pas son objet.

Il est vrai que la complexité de l'organisation technique et industrielle par laquelle la réalisation de la catastrophe comme production humaine est devenue possible (des camps à Tchernobyl) facilite à elle seule la réalisation de la menace par l'homme en réduisant les objections morales et la conscience de l'opérateur, enfermé dans un segment de production. Ainsi en était-il du chef de gare qui, aiguillant les convois humains vers les camps de la mort, ne faisait qu'accomplir aveuglément son devoir, une tâche répétitive hors de toute perception de la totalité du processus. Le but, la finalité de l'agir humain cèdent alors le pas à l'efficacité, au fonctionnement, à la performance. Ainsi naquit la bombe et avec elle, l'Age atomique. Sa nouveauté radicale tient d'abord à ce qu'elle ne constitue plus un « moyen » parmi les autres car ses effets dépassent toute forme de finalité politique ou militaire. Ils sont « hors-dimensionnement » dans la mesure où ils compromettent, après la destruction totale, toute utilisation ultérieure de moyens, une terre ravagée et durablement contaminée étant inappropriable. La bombe comme artefact humain est donc inclassable à partir des catégories dont nous disposons.

A propos des « essais »

On la disait destinée à ne jamais être utilisée, abstraction faite du « péché originel » de Hiroshima et Nagasaki. En réalité, elle le fut constamment, à la fois comme moyen de pression pendant la guerre froide, et au titre des « essais » qui ne sont plus à proprement parler des expérimentations. Pour la science moderne en effet, l'essai technique se caractérisait par l'insularité de l'expérience - comme condition de réussite de celle-ci - et la réalité ne s'en trouvait jamais affectée. C'est ainsi qu'ont été mises en évidence les lois de la nature ou de la physique,... qui vont être mises à profit et retournées, par la technoscience, contre la nature, contre le monde habitable. Avec l'Age atomique, le laboratoire est devenu co-extensif au globe et la distinction entre l'expérimental et l'opérationnel a perdu son sens. Lesdits « essais » ont déjà largement produit leurs effets, depuis l'irradiation du pêcheur japonais Atchimi Kuboyama, première victime civile de l'expérimentation en plein air, jusqu'à la mise en évidence récente au Canada et en Russie des conséquences sanitaires de ces essais. On peut considérer que, peu ou prou, 150 millions de soviétiques et autant d'américains ont subi à différents niveaux les retombées des essais atmosphériques entre 1946 et 1962 (traité d'interdiction des essais aériens), soit 300 millions de personnes. On a libéré durant cette période l'équivalent de 10 000 bombes d'Hiroshima, à quoi se sont ajoutés ensuite les dégagements de rejets radioactifs gazeux dus aux essais souterrains. Les rejets radioactifs injectés dans la haute altitude par les explosions (70% du total) qui devaient théoriquement se répartir de manière égale sur toute la planète furent aspirés par des courants de haute altitude et se sont, en réalité, concentrés autour du 40^{ème} parallèle avant de retomber.

Pays	essais en plein air	essais souterrains
Etats-Unis	215	815
URSS	219	496
France	50	160
Chine	23	22
Royaume Uni	21	24

Ces données confortent l'idée d'Anders selon laquelle ce que l'on appelle des essais sont en fait des éléments de notre réalité historique. Ils ne sont plus expérimentaux du fait qu'ils restent, qu'ils irradient les générations présentes et futures. L'indifférenciation des temps qui en découle est l'une des caractéristiques fondamentales de l'Age atomique, jamais l'avenir n'ayant été autant contenu dans le présent et dans le passé, ce qu'exprime la métaphore (mais s'agit-il d'une métaphore ?) de la bombe à retardement. Les produits que nous fabriquons sont si durables que, pour la première fois, nous ne sommes plus les seuls à y être confrontés, les générations futures y sont d'emblée également : les déchets atomiques, négatifs, se substituent ainsi aux oeuvres laissées par les civilisations passées et destinées à honorer une humanité de l'homme. Si, comme l'écrivait Einstein en s'adressant aux atomistes italiens dans ces termes, « *au bout du chemin, se dessine de plus en plus nettement le spectre de l'anéantissement général* », comment alors expliquer notre mutisme, notre impuissance, notre passivité face à la menace ?

L'humanité face à la bombe

La pensée d'Anders, qui fut longtemps la seule à aborder la question, a, la première, proposé une analyse critique de notre absence de réaction face à la perspective bien réelle de la catastrophe : ce n'est pas tant, dit-il, parce que nous manquerions d'imagination, mais parce que nous sommes « aveugles à l'Apocalypse ». Nous sommes, en d'autres termes, dans l'incapacité d'éprouver une peur à la hauteur du danger. Les raisons de notre aveuglement peuvent toutefois être classées en deux catégories.

Les premières sont de nature anthropologique. L'Holocauste (Hiroshima ou Tchernobyl) est irréprésentable dans la mesure où nos sens et nos facultés (action, pensée, affectivité, etc.) souffrent d'une *disparité prométhéenne* et se perdent de vue les unes des autres. Autrement dit, la peur n'est pas à la hauteur de ce que les autres facultés sont en mesure de produire : « L'homme qui angoisse, écrit encore Anders, maîtrise des tâches bien moindres que celui qui produit ». Nos facultés ainsi déconnectées peuvent se rapporter à des objets divers et rendent possible l'apparition, la fabrication du pire : la bombe, comme les camps d'extermination, mettent en œuvre une même logique de *fabrication industrielle* de cadavres. Le problème est qu'aucun savoir n'est à la hauteur de la démesure prométhéenne qui est en nous, ce qui entraîne *in fine* une désintégration anthropologique de l'homme : il n'y a plus que celui qui, pris par l'organisation industrielle et enfermé dans un segment, produit et qui agit d'un côté, et de l'autre, celui qui est doté d'une affectivité. L'humanité - et la forme sociétale incarnée qu'elle prend aujourd'hui - semble se diviser de plus en plus nettement en deux imaginaires sociaux et historiques : d'un côté ceux qui, prisonniers de l'imaginaire productiviste et technophile, tentent de se réfugier en s'intégrant au système et ceux qui, conscients de la menace qui pèse sur l'humanité, tentent de retrouver des limites. Plus encore, la banalité de l'horreur se paie d'une schizophrénie de l'homme moderne, intrinsèquement et non plus seulement socialement divisé, qui autorise qu'un homme puisse être employé d'un camp d'extermination (ou artisan de la bombe atomique) et qu'il se conduise *en même temps* en bon père de famille. L'Age atomique nous conduit donc, parce que nous ne sommes pas, en imagination et en sentiment à la hauteur de nos propres productions et de leurs conséquences, à vivre dans un monde fabriqué par nous et « *qui se soustrait par sa démesure à nos facultés de représentations en constituant par là même une menace de mort* » (Anders).

Les secondes raisons de notre aveuglement tiennent à notre croyance au progrès, à notre manière d'envisager le futur, et sont de nature sociale-historique. Jamais l'homme moderne, depuis les Lumières, a réelle envisagé que cela puisse « mal finir » et la société

moderne fondée *en raison* sur l'idée de progrès ne pouvait conduire qu'à un bien être et une élévation de l'Homme. Ainsi, la disparition des garants méta-sociaux et divins de la société close, du monde fini du Moyen Age, qui nous a conduits à développer un tel degré d'assurance par le développement de la Science, s'est payée d'une occultation de la peur face à l'Apocalypse. Inversement, plus la catastrophe est devenue réelle, au XXème siècle, moins elle a été imaginée. Ainsi, l'aveuglement face à l'Apocalypse, évident dans les Etats totalitaires, est devenu une des conditions mêmes de notre existence sous le signe de la bombe. L'impuissance de l'homme, pratique et symbolique, proportionnelle à la puissance des systèmes techniques dont il s'est rendu prisonnier, engendre banalisation et indifférence par rapport au mal, ou encore de profonds mécanismes de déni (comme rationalisation) du danger et du risque. L'aveuglement face à l'Apocalypse fait donc partie intégrante de la condition morale de l'homme à l'Age atomique. Le mode de comportement médiatisé que produit l'organisation industrielle, qui a gagné toutes les sphères de l'activité humaine, même privée, engendre un homme « neutre dans l'action comme dans la passivité » écrit Anders, ce qui constitue le comportement totalitaire typique. La qualité du travail ainsi produit (Arendt) par *l'animal laborans* (qui fait suite à *l'homo faber*, l'artisan ou le paysan), est « d'agir en étant agi », de « contribuer sans relâche à atteindre les buts fixés par l'entreprise en étant toujours exclu de leur définition ». Dans les années cinquante, les théoriciens de l'Ecole de Francfort avaient ainsi remarqué le paradoxe suivant : d'un côté nous attendons de l'homme qu'il participe sans restriction (*La mobilisation infinie*, Sloterdijk), et en dehors du monde de l'entreprise il doit être lui-même et se comporter en être indépendant. Or, à partir du moment où l'*eidos* (l'image, le but) est toujours démantelé, et l'activité, médiatisée, l'homme médiatisé n'endosse plus aucune responsabilité et n'entretient aucun rapport de responsabilité avec l'avenir.

L'Age atomique est finalement celui qui engendre définitivement, pour reprendre l'expression de G. Anders, l'obsolescence de l'homme, « resté à la traîne des choses qu'il possède ». Cette posture critique nous met en demeure de revoir les préceptes moraux sur lesquels nous pouvons construire notre humanité et, d'un point de vue de la philosophie, l'Age atomique s'énonce ainsi : « *Ne possède que les choses dont les préceptes pourraient également devenir les propres maximes de ton action* ». En d'autres termes, face au changement de nature des objets fabriqués par l'homme et au déploiement sans mesure de l'agir technologique, il nous faudrait procéder à une sorte d'« examen de conscience des choses ». La bombe n'est donc plus une chose mais, d'après la formulation d'Anders, « un précepte chosifié » : elle traite toutes les choses et tous les êtres de manière indifférenciée ; il est indifférent que le monde soit ou ne soit pas. La posture nihiliste qu'elle entraîne, qui conduit à nier l'homme, à nier l'humanité ou la nature en les considérant comme rebuts ou comme matériau à anéantir, est à la fois à la base de la réalité du nazisme et de celle du capitalisme tardif.

En conclusion, l'Age atomique désigne, d'un point de vue socio-anthropologique critique, bien plus que l'exercice auquel serait livrée l'humanité devant se redéfinir à l'aune d'une nouvelle technologie, mais bien une nouvelle *époque*, c'est-à-dire littéralement « mise en suspension » de nos valeurs modernes anciennes fondées sur le Progrès, la Raison et les Droits Universels. Vivre à l'ombre de la menace de destruction totale de l'humanité en tant que genre et en tant qu'espèce représente assurément l'une des caractéristiques les plus fondamentales de notre temps. L'Age atomique, ainsi nommé par les philosophes allemands M. Heidegger et G. Anders, correspond donc historiquement à la parenthèse qui s'ouvre avec Hiroshima et se referme quarante ans plus tard avec Tchernobyl. Pour Anders encore, « *la bombe a réussi là où toutes les religions et toutes les philosophies avaient échoué, elle a fait*

réellement de nous une humanité », parce qu'elle à justement rendu l'humanité, comme genre et comme espèce, vulnérable. Sommes nous désormais, comme il le pensait, condamnés à vivre dans l'ombre de cette inévitable compagnie sans que nous puissions rien y faire ? La question est de savoir si nous serons capables d'élargir notre conscience et nos sens à la hauteur de l'enjeu consistant, pour Hans Jonas, à rendre notre peur heuristique et nous préparer ainsi à l'action. Les Trente Glorieuses qui nous séparent d'Hiroshima n'y ont pas suffi. Néanmoins, les conséquences politiques et culturelles de la catastrophe de Tchernobyl sont peut-être annonciatrices de changements anthropologiques profonds et porteurs d'espoir.

Mots clé et corrélats :

Nucléaire, catastrophe, bombe atomique, humanité, vulnérabilité

Bibliographie :

ANDERS G., *Avoir détruit Hiroshima*, Robert Laffont, 1962.

ANDERS G., *De la bombe et de notre aveuglement face à l'apocalypse*, Titanic, 1995.

ARENDT H., « La Guerre froide et l'Occident », in *Penser l'événement*, Belin, 1989.

ATTALI J., *Economie de l'Apocalypse, trafic et prolifération nucléaires*, Fayard, 1995.

BELBEOCH R., « Société nucléaire », *Encyclopédie philosophique universelle, les Notions philosophiques*, tome II, PUF, 1990.

EINSTEIN A., « Ecrits politiques », tome 6, in *Œuvres choisies*, Seuil CNRS.

HEIDEGGER M., « Sérénité », in *Question III*, Gallimard, 1966.

Hiroshima 50 Ans, série Mémoires, éditions Autrement, 1995.

JASPERS K., *La bombe atomique et l'avenir de l'homme*, Paris, Buchet-Chastel, 1963.

JONAS H., *Le Principe responsabilité*, Cerf, 1990.

LARNAC G., *Après la Shoah, raison instrumentale et barbarie*, Ellipse, 1997.

OPPENHEIMER J.R., *La Science et le bon sens*, Gallimard, 1955.

RIVASI M., Crié H., *Ce nucléaire qu'on nous cache*, Albin Michel, 1998.